

Le Non-Dit

ART ET LITTÉRATURE

#LE NON-DIT ASBL#AVENUE EMILE VAN BECELAERE, 24B, BTE 4#1170 BRUXELLES#ART ET LITTÉRATURE#N°105-JANVIER 2015



LES
MILLE ET UNE
SAISONS DU
THÉÂTRE ROYAL
DU PARC :

ENTRETIEN AVEC
THIERRY DEBROUX

Le Non-Dit

ART ET LITTÉRATURE

Le Non-Dit
est un périodique trimestriel
disponible au prix de 10 euros le numéro.

Cotisation ordinaire (4 numéros) : **40 euros**

Cotisation «membre protecteur» : **50 euros**

Cotisation «membre d'honneur» : **60 euros**

Le Non-Dit asbl,
Avenue Emile Van Becelaere, 24B, bte 4
B - 1170 Bruxelles Belgique

GSM : 0474 98 92 27

Tél. 32.2.524.19.86

Courriel : m.joiret@skynet.be
Compte bancaire : BE 67 0682 2063 2587

Éditeur responsable : *Michel Joiret*

SOMMAIRE

8
ENTRETIEN
MICHEL JOIRET-THIERRY DEBROUX

16
POSTE RESTANTE
BLANCART-CASSOU (16) - GOYENS (20) - PRÉ-AUX (22) -
LAURENT (23) - SEBAN (24) - HOUDART (26)

28
POÈTE, VOS PAPIERS
MERCIER (28) - THOMASSETTE (30)

32
RIDEAU
GARDIN/MINCKE (32) - GALERIES (36)

THIERRY DEBROUX

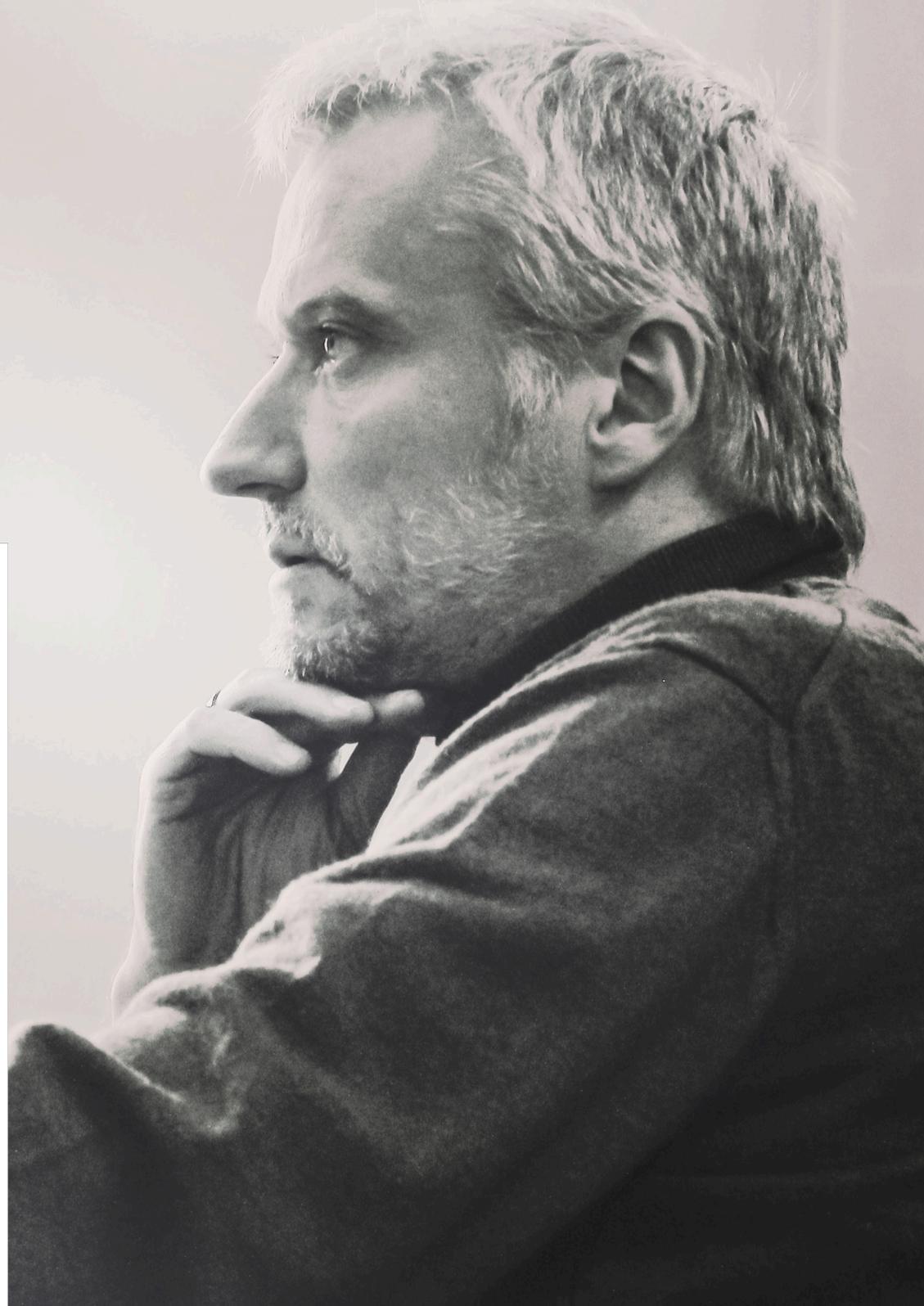
(ENTRETIEN AVEC MICHEL JOIRET)

Après un cycle de 24 ans à la tête du Théâtre du Parc, Yves Larec confie la direction et les clés du théâtre à Thierry Debroux en juillet 2011.

Ce dernier, metteur en scène et comédien, est l'auteur d'une quinzaine de pièces ; il est aussi l'adaptateur des romans d'Agatha Christie pour la télévision française. Plusieurs de ses pièces ont été couronnées par des prix qui mettent l'auteur en évidence, notamment le Prix de l'Union des Artistes, le Prix de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, le prix pour le meilleur auteur au Prix du théâtre 2000 pour *La poupée Titanic*, qui figure dans la programmation réalisée par Yves Larec. Cette pièce sera à l'affiche du Parc en 2011 dans une co-production avec le Théâtre des Capucins à Luxembourg. Les spectateurs se souviennent du magistral *Darwin*, au Rideau de Bruxelles : « *Ma*

vie est sans cesse traversée de hasards, de signes, d'invitations à pousser des portes. Darwin est parti d'une conversation que j'avais eue avec un professeur de sciences confronté à un de ses élèves : « Monsieur, je ne peux pas croire ce que vous me dites, lui avait-il dit, mon professeur de religion – en l'occurrence musulmane – dit le contraire ». Cela m'avait interpellé. Au même moment, aux États-Unis le darwinisme était au cœur de la polémique ».

Quant aux fidèles du Parc, ils se souviennent de deux de ses créations récentes : un magistral *Robespierre* et, l'année suivante, une adaptation fastueuse du *Capitaine Fracasse*. Que dire alors de la réalisation et la somptueuse mise en scène de *L'Odyssée* ? La plupart de ses pièces sont éditées chez Lansman. En tant que metteur en scène, il a travaillé en 1999 sur *Biedermann et les incendiaires* au Théâtre de la Place des Martyrs.





1. Je lis que vous êtes « porté » par le théâtre depuis toujours. Instructeur de formation, avez-vous eu envie (ou besoin) de vous produire ? De créer ?

Besoin de raconter des histoires, c'est évident ! Depuis l'école maternelle, entre Baloo et Bagheera, j'invente et je raconte *Le Livre de la Jungle*. Je serai également séduit par le cinéma d'action et les grands films d'aventure (*Le Capitaine Fracasse*, par exemple). À l'école, les gamins venaient vers moi pour écouter « les histoires de Thierry ». Je farcissais mon récit de quelques improvisations comiques qui me permettaient d'allumer mon jeune auditoire... Au fond, je suis entré naturellement en littérature, en écrivant comme je parle, soucieux des effets que je pouvais produire. J'ai pris l'habitude d'écrire en marchant, en me débarrassant peu à peu de mes inhibitions. La relation entre l'écriture et le cinéma s'est faite spontanément, l'une et l'autre enrichissant le propos.

2. Écrire un conte ou un scénario, la démarche initiale est-elle révélatrice ?

Assurément, je me sentais porté par ce travail. Bien entendu, l'image m'a très rapidement interpellé et je me suis naturellement tourné vers l'écriture cinématographique. Après le succès de ma pièce *Darwin*, d'aucuns m'ont suggéré d'intensifier ce partenariat. Mais l'écriture de scénarios est un métier à part entière.

3. Parlez-nous de votre travail sur France 2 : les adaptations d'Agatha Christie.

Je suis retourné à l'école à Paris pour poursuivre ma formation et me suis alors passionné pour l'animation des romans d'Agatha Christie (dont *La Poupée Titanic* n'est pas très éloignée d'ailleurs). Actuellement, je finalise un projet de film autour de la vie du roi Baudouin.

4. Directeur du Théâtre du Parc... Un défi ? Une consécration ? Un rêve ? Une inclination naturelle ?

Un défi sans aucun doute. Je me suis trouvé dans un nouveau terrain de jeu où les règles étaient à la fois simples mais aussi particulièrement exigeantes. Parmi les consignes prioritaires : garder le public, attirer un nouveau public, insuffler un nouvel esprit au théâtre en fonction de l'évolution naturelle de la société. Même la fidélité prend de l'âge ! Je me suis dit que la fidélité au théâtre pouvait (et devait) s'accompagner d'une adhésion de plusieurs générations de spectateurs. Le vieillissement de la population et l'intergénérationnel sont au goût du jour.

Non seulement dans les médias, mais également sur les terrains associatif et culturel. Ne pas se délester de l'héritage du passé bien entendu ! Les grands chefs-d'œuvre ont toujours leur place en ces murs mais il n'est pas sacrilège de revisiter les mythes et les œuvres qui nous ont si souvent accompagnés. Et puis repérer ceux et celles qui trouveront leur place dans la comédie d'aujourd'hui. À ce propos, les répétitions des *Vampires*, superbement interprétés par Jacqueline Bir et José Van Dam, ont montré que des arts différents pouvaient se trouver des passerelles convaincantes ! Il faut voir jouer notre baryton-basse national ! On dirait un enfant qui s'émerveille. Jacqueline et José, les deux vieux vampires, sont très très drôles dans leurs emplois respectifs !

5. En arrivant au Parc, êtes-vous entré dans la « tradition » suivie par vos prédécesseurs ou avez-vous eu envie de changer les normes de création et de sélection ?

Tout changement brutal ferait fuir le public ! Il a fallu prendre des risques calculés dans la programmation et faire naître des textes qui n'existaient pas ! Forts de cette volonté, nous avons revisité *Le Capitaine Fracasse*, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* et *L'Odyssée*... Dans ce dernier cas, nous avons fait jouer vingt-trois comédiens ! Ceci dans la ligne intergénérationnelle que nous avons évoquée.



6. *L'Odyssée* a triomphé tout aussi naturellement. Comment avez-vous perçu l'accueil du public ?

Incroyable ! Les gens se sont bien amusés et le texte d'Homère n'a jamais été trahi ! L'impertinence et le rire font partie des paramètres essentiels du théâtre d'aujourd'hui. Les dieux et déesses apparaissent dans le spectacle, telle Athéna, fille de Zeus et de Métis, déesse guerrière sortie tout armée du crâne de son père après qu'Héphaïstos l'a fendu d'un coup de hache. C'est elle la protectrice d'Ulysse, et elle intervient régulièrement pour lui prêter assistance. Il serait fastidieux de vouloir tous les citer mais comment ne pas relever la drôlerie d'Hermès qui fait la joie du public ! Il faut dire qu'Othmane Moumen

s'inscrit brillamment dans la nouvelle génération qui prend des libertés avec les personnages ! Relevons encore que les professeurs de français sont très heureux d'un lifting qui a permis de rendre *L'Odysée* à la jeunesse et aux étudiants !

7. Gérer un théâtre est aussi un défi économique...

Évidemment ! Yves Larec, mon prédécesseur, a eu l'élégance et la probité de me laisser des comptes en parfait état. Il n'empêche, la subvention accordée au Parc n'a plus été augmentée depuis 13 ans ! Voilà donc un autre défi – et de taille celui-là – : préserver la qualité des spectacles en dépit des restrictions budgétaires. Si l'afflux des spectateurs compense partiellement ce manque de moyens, il convient aussi d'assurer la viabilité de l'atelier et la richesse des décors et costumes qui sont les supports de notre programmation.

8. Le milieu du théâtre est particulièrement sensible. Comment avez-vous négocié votre « entrée » ?

Il m'a paru sage de ne pas bouleverser en profondeur une organisation théâtrale qui a fait les beaux jours de ces lieux prestigieux. Toutefois, on ne peut échapper à l'évolution des goûts en matière d'esthétique et de communication. La réalisation des affiches a été modernisée (un nouveau graphisme), le style de la mise en scène a pris de nouveaux accents, la conférence de presse a été rajeunie (un film s'est substitué à un inventaire exhaustif de la saison suivante) et une

réelle audace a dépoussiéré l'un ou l'autre classique sans lui ôter son pouvoir d'envoûtement.

9. Avec vous, l'humour s'est installé dans le travail de mise en scène. Le public vous est-il reconnaissant de ces impromptus souvent anachroniques ? On a l'impression qu'on se trouve parfois entre théâtre classique et théâtre d'impro... Et ça marche !

Je ne peux concevoir un théâtre moderne où l'humour et l'impertinence seraient absents... Les anachronismes de bon aloi amusent le public et donnent du sens au texte. Pour en revenir à *L'Odysée*, il ne faut pas perdre de vue que les relations entre les dieux n'étaient pas exemptes de vacheries. Autant les présenter sous cet angle...

10. Le théâtre, c'est aussi la capacité d'étonner. Comment surprenez-vous encore les spectateurs ?

Le public est également friand de l'effet discursif ou comique. La surprise fait partie de notre métier : « Étonnez-moi », semble nous dire chaque spectateur. À part l'humour shakespearien qui ne paraît pas perçu comme il peut l'être outre-Manche, le sourire est l'une de nos armes favorites. Et puis, dans ce monde privé de repères, le théâtre demeure un lieu d'évasion et un refuge.

11. Revenons un instant à la communication...

Je n'oublie pas que le Parc doit rester tel que sa flatteuse réputation l'a retenu.





Même s'il est différent, il doit garder son titre et son prestige. Celui qui franchit nos portes a nécessairement envie de voir « du vrai théâtre » et attend d'oublier le monde dans lequel il vit. Un spectacle chez nous est toujours une fête et le métier de plaire motive nos efforts.

12. Vous qui ne vous ennuyez jamais, voyez-vous un « après-théâtre » ou avez-vous encore envie de vous surprendre vous-même ?

Oui. Je me demande sans cesse : « Que ferai-je la prochaine fois ? » J'ai besoin de relever les défis et particulièrement ceux que je m'impose. Dans la tête, je cherche à répondre aux attentes implicites du spectateur. Le confort de la vidéo nous permet maintenant de repasser le travail accompli et de le coordonner avec les perspectives d'aujourd'hui.

13. Le travail d'équipe est-il le fondement même de votre activité ?

Évidemment ! C'est l'une des clefs du succès. Chacun des vingt-deux collaborateurs porte en lui la créativité de l'ensemble. Nous sommes tous solidaires (administrateurs, régisseurs, techniciens, personnel d'entretien). Je procède aussi par délégation, ce qui en dit long sur la confiance que j'accorde à mon entourage. Le travail d'équipe est donc le fondement même de notre activité. Un directeur de théâtre ne peut faire l'impasse sur la proximité et sur l'importance des relations humaines.

14. L'auteur que vous êtes n'hésite pas à faire appel à l'histoire et à l'actualité pour asseoir votre œuvre dramatique. Le recours aux grands mythes a-t-il besoin d'un véritable lifting ?

Les grands mythes sont évidemment la source providentielle de l'écriture dramatique. Les questions posées par les esprits supérieurs imprègnent et imprègneront demain toute écriture théâtrale. Mais cela ne nous empêche pas

d'emprunter des sujets d'actualité pour rester en phase avec nos contemporains. À ce propos, *Made in China* aborde l'une des questions sociales les plus brûlantes : comment vivent – ou survivent – ceux qui ont perdu leur emploi et se sentent broyés par l'économie de marché ? N'oublions pas non plus la réalité des écritures contemporaines qui, elles aussi, forcent naturellement les portes du théâtre.

15. Vous écrivez : « La vie c'est un risque. Et la peur, un très mauvais moteur ». Ce « mauvais moteur » vous est-il radicalement inconnu ?

On entre dans le monde de la peur dès qu'on accède à la paternité. L'insouciance a disparu... Peur de partir trop vite, peur de l'accident... Depuis la naissance de mes filles, je suis confronté à cette réalité. Pour le reste, l'angoisse quelquefois de s'installer dans la routine... Mais il y a des peurs qui séduisent, s'approprient...

16. Quels sont éléments qui vous inspirent une nouvelle pièce ?

La qualité de certaines relations ! Dans *Les Vampires*, la personnalité de José Van Dam m'a réellement inspiré. Il y a aussi les remous et les vicissitudes rencontrées au fil du temps. Dans ce cas, c'est ma propre vie qui devient le fil d'Ariane de mon imaginaire. Même remarque en ce qui concerne les autres : comment vivent-ils ? que leur arrive-t-il ? Je suis fasciné par l'empreinte familiale de certaines destinées... Toujours à l'écoute, je cherche à démêler l'écheveau des événements, petits et grands. Alors, je fais appel à ma vocation de conteur : « Les histoires de Thierry », vous vous souvenez ?... L'un et l'autre détail thématique mettent ma créativité au défi...

Et c'est reparti !

LE DERNIER GHELDERODE DE JACQUELINE
BLANCART-CASSOU

Un thème majeur

Certaines personnes possèdent ce don particulier qui consiste à parler d'autrui en termes justes et convaincants. Indéniablement, Jacqueline Blancart-Cassou¹, professeur d'université, spécialiste de Ghelderode, possède ce talent.

Le vif intérêt qu'elle porte à cet écrivain ne date pas d'hier : sa décision de consacrer sa thèse à l'auteur de *La Farce de la Mort qui faillit trépasser* remonte en effet à 1963, peu après la disparition du dramaturge. Ce n'est qu'en 1987, puis en 2003 que les deux parties² de cette étude furent

enfin publiées. Ce n'est évidemment pas par hasard que le mot « rire » se trouve présent dans le titre de chacune des parties. C'est que Jacqueline Blancart-Cassou a parfaitement saisi l'importance cruciale de cet élément dans l'œuvre de Ghelderode et nous en décline tous les aspects, toutes les nuances : ce rire qui peut être joyeux, gouailleur, porteur de gaieté et de bonne humeur, peut aussi, et elle nous le montre bien, renvoyer à une profonde amertume, exprimer le sarcasme, le dédain, ou s'avérer moqueur, voire cruel.

En marge de sa thèse qui constituait en soi une belle approche, aussi complète que nuancée de l'œuvre entier de Ghelderode³, Jacqueline Blancart-Cassou a éga-

derode, Klincksieck, Paris, 1987, 304 p., puis *Ghelderode conteur. De l'angoisse au rire*, Honoré Champion, Paris, 2003, 316 p.

3 On ne peut s'empêcher de songer ici à la question que se posait Franz Hellens : « Ghelderode,



1 Docteur en Lettres depuis 1986, après la soutenance de sa thèse sur Michel de Ghelderode. Professeur depuis 1990 à l'Université Paris-Nord – Villetaneuse. Elle assure des cours de littérature française, et notamment un cours sur la littérature française de Belgique.

2 Respectivement : *Le Rire de Michel de Ghel-*

lement signé un grand nombre d'articles sur Ghelderode. À travers un simple titre, elle nous résume un des aspects essentiels de la problématique ghelderodienne : *Le Conteur. Un merveilleux jadis, un amer aujourd'hui*⁴. Élégant, non ? Tout aussi éclairant que celui-ci : *Sortilèges, autoportrait de Ghelderode*⁵. Pas seulement dû au fait que ces contes sont tous écrits à la première personne...

Un rival et ami

Lorsqu'il s'agit de Ghelderode, il est difficile de ne pas au moins évoquer cet autre spécialiste qu'est Roland Beyen. Lui aussi, dès le lendemain du décès de l'auteur, s'est mis à s'intéresser passionnément à son œuvre, au point de se lancer dans une recherche éperdue de documents en tous genres : témoignages, cartes et lettres, manuscrits, inédits, photographies, affiches, programmes, etc. Outre sa volumineuse *Bibliographie*⁶, on relèvera surtout les dix volumes de l'abondante *Correspondance*⁷.

dramaturge ou conteur ? »

- 4 Discours prononcé le 28 novembre 1998 au Palais des Académies à l'occasion du centenaire de la naissance de l'auteur. Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, Bruxelles, 1998, 9 p.
- 5 In *Michel de Ghelderode, dramaturge et conteur*. Actes du Colloque de Bruxelles (22-23 octobre 1982), Éditions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1983, pp. 137-144.
- 6 Roland Beyen, *Bibliographie de Michel de Ghelderode*, Palais des Académies, Bruxelles, 1987, 840 p.
- 7 *Correspondance de Michel de Ghelderode*, établie et annotée par Roland Beyen, 10 volumes et un index, de 1991 à 2012, Labor puis Luc Pire



Jacqueline Blancart-Cassou n'a cependant rien à redouter d'une comparaison avec l'infatigable chercheur, le limier sans cesse aux aguets, le « débusqueur » désabusé de canulars en tous genres ou de datations suspectes : leur approche est très différente ; et si Roland Beyen a, pour ainsi dire, tout révélé, tout mis à jour, tout contextualisé, Jacqueline Blancart, pour sa part, nous emmène dans les riches méandres d'une des plus belles « explications de texte » qu'on puisse trouver ! En réalité, ces deux-là sont complémentaires. Bien entendu, ils se connaissent et s'apprécient depuis toujours. J'en témoigne à ma façon : lorsque j'eus l'occasion de jouer *Escorial* à Paris, en 1980⁸, Roland Beyen et Jacqueline Blancart-Cassou étaient dans la salle, côte à côte.

Encore un « Ghelderode » ?

Le 7 avril 1962, une semaine après le décès de Ghelderode, Jacques Lemarchand publiait, dans *Le Figaro Littéraire*, un article intitulé : *Ghelderode. Maintenant les gens sérieux vont s'occuper de lui*. Il est vrai que, sérieux ou non, beaucoup d'essayistes, exégètes, critiques, etc., se sont intéressés à Ghelderode⁹.

puis AML Éditions, Bruxelles.

- 8 *Escorial*, Atelier du Spectacle, m. sc. : J.-P. Humpers, Centre Georges Pompidou, Paris, 29 février, 1^{er} et 2 mars 1980.
- 9 Pour n'en citer que quelques-uns : Élisabeth Deberdt-Malaquais ; Jean Decock ; Renée Claire Fox ; Jean Francis ; David I. Grossvogel ;

On pourrait dès lors se poser la question de savoir s'il y a encore une quelconque pertinence à publier un énième ouvrage sur un auteur qui fit déjà couler tant d'encre ! Jean Francis ne fit-il pas remarquer à Roland Beyen, alors que celui-ci n'en était qu'au début de ses recherches, qu'il venait de « tout dire » dans son dernier livre¹⁰ et qu'il ne voyait pas ce qu'on pourrait ajouter !

Encore un livre sur Ghelderode ?... S'il est écrit avec la belle pertinence que nous offre Jacqueline Blancart-Cassou, avec cette acuité remarquable, avec cette connaissance du sujet que l'on sent à chaque ligne, avec cette lucidité sans concession, avec, aussi, un style agréable et fluide, alors la réponse est oui !

Tout y est¹¹ ! Ce livre, qui se présente comme une synthèse, aborde tous les sujets, jusqu'aux plus douloureux, comme le « sinistre guignol épuratoire » qui fit tant souffrir Ghelderode au lendemain de la libération. L'ordre chronologique est respecté, les grandes étapes sont bien cadrées et clairement relatées.

Un rappel fort bien agencé pour les connaisseurs, une découverte passionnante pour les néophytes, ce petit livre, loin de n'être que l'ultime rejeton d'une

- Jean Yves Guérin ; Michel Joiret ; Émile Kesteman ; Heinz Klüppelholz ; Rodica Lascu-Pop ; Jacques Lemarchand ; Albert Lepage ; Gianni Nicoletti ; Michel Otten ; Camille Poupeye ; Jean Stevo ; Raymond Trousson ; André Vandegans ; Robert Van den Haute ; David Willinger.
- 10 Jean Francis, *L'Éternel aujourd'hui de Michel de Ghelderode*, Louis Musin, Bruxelles, 1968, 543 p.
- 11 Jusqu'à une étude astrologique !

famille trop nombreuse, constitue un incontournable¹².

Jean-Paul HUMBERS

- 12 Jacqueline Blancart-Cassou, *Ghelderode*, coll. Qui suis-je ?, Pardès, Grez-sur-Loing, 2013, 126 p.



LA FRANCE EN DIX LEÇONS

Le professeur Jacques Goyens est amoureux de la France ! Tout en lui le rattache autant aux événements qu'à « l'esprit français » : « *Et quand je parle de l'esprit français, encore faut-il considérer que le génie propre d'un peuple tient non seulement à ces symboles majeurs que sont par exemple la langue ou le régime politique, mais aussi à ces petits détails anodins en apparence qui différencient les citoyens d'un État par rapport à ses voisins.* » Et l'auteur, pointilleux dans la collecte des signes, est également soucieux de ne pas enfoncer des portes ouvertes : « *Mon propos étant de sortir des sentiers battus...* » Le lecteur sera donc ravi d'emprunter le chemin des écoliers dans un pays qui entretient avec les Belges des rapports singuliers, souvent profonds et volontiers ébouriffés !

La touche personnelle de l'auteur est bien lisible. Sa « neutralité » ne l'empêche pas d'observer des comportements en voisin et d'orienter ses trouvailles. Ainsi, dans le registre de l'humour, il épingle volontiers une phrase moins connue d'un Coluche parfois plus fin dans ses citations : « *Quand je vois un mec qui n'a pas de quoi bouffer, ça me fait penser à un crocodile qui se présente dans une maroquinerie.* » Bien vu. Les jeunes, la pauvreté, les retraités...

Comment les Français sont-ils perçus dans leur propre pays ? D'où leur vient cette passion des châteaux ? Quelle place réservent-ils à la culture ? Esprit curieux, Jacques Goyens trouve dans l'essai la forme la plus appropriée à ses investigations-

passions. L'auteur déploie la carte du pays tant aimé, il en relève les frontières naturelles, les régions, les richesses.

On peut s'accorder sur l'inventaire et diverger peut-être sur la spécificité des exemples. Qu'importe après tout, la manne est passionnante et son ingestion, passionnelle ! On suit le guide en s'arrêtant ici sur un élément historique, là sur un choix d'humeur. L'homme ne manque pas d'audace : *La France en dix leçons*, quel défi ! Mais aussi quel bonheur de partir en sa compagnie ! La forme du « covoiturage littéraire » nous invite au souvenir, aux itinéraires décalés, à la rêverie : plus que jamais, la Marseillaise nous souffle des accords bienveillants...

Michel JOIRET

La France en dix leçons, Jacques Goyens, essai, éditions Acrodacrolivres, Tilly (Villers-la-Ville), 2014.



FUITES D'ANNIE PRÉAUX

Les chemins de soi sont les moins accessibles...

La « retraite » porte bien son nom. Aline, professeure d'histoire, est saisie de vertige... Pour déjouer les pièges du temps, elle remonte le cours des événements tragiques qui touchent de plein fouet le Borinage. Août 1914 : l'exode, la peur, l'interminable voyage des familles affolées, les files le long des routes.



La narratrice connaît les lieux depuis toujours ; elle les apprivoise à la lumière des événements du passé et, mieux encore, elle leur donne du sens. Car la courte distance entre la frontière et son village rejoint son propre parcours d'écriture : « [...] j'ai enfin consenti à avancer sur le chemin des retrouvailles avec mes morts, des idées m'arrivent en foule, des images, j'entends des bruits, des gens qui parlent, bougent, font des choses, comme dans un film. Si je ne les écris pas, tous ces échos du passé vont pourrir en moi... »

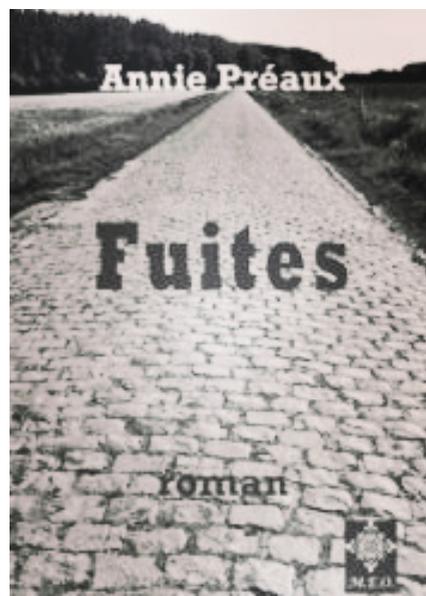
Mais *Fuites* est bien davantage qu'un énième commentaire sur la Grande Guerre ; les enjeux dépassent la chronique et touchent à des lieux inscrits dans la mémoire frontalière : « *Le Borinage n'a pas de fleuve et guère de rivières. Aucun bruissement d'eau qui s'enfuit. Aucun éclat argenté. Aucune crue grondante et aucune paix revenue.* » Il s'agit bien « d'un pays dur », même si « les terrils de mon enfance

ont viré au vert ».

L'auteure fait la navette entre la route de la frontière, pavée et grouillante des souvenirs d'autrefois, et « *le ruban d'asphalte* » qui s'en va vers le sud... Ainsi progresse-t-elle entre passé et présent, avec tendresse et mélancolie. Et le désenchantement qui la gagne est nourri par une sournoise érosion du couple autant que par l'écart effroyable qui l'éloigne de ses propres souvenirs. *Fuites* se lit donc comme un journal de vie et il se trouve que, rejointe par sa propre histoire, l'auteure n'en finit pas de céder au temps et à l'oubli des parts essentielles d'elle-même.

Michel JOIRET

Fuites, Annie Préaux, éd. M.E.O., Bruxelles, 2014.



LA FIANCÉE DU TSAR

Marie Laurent nous embarque pour... Saint-Petersbourg, en 1825

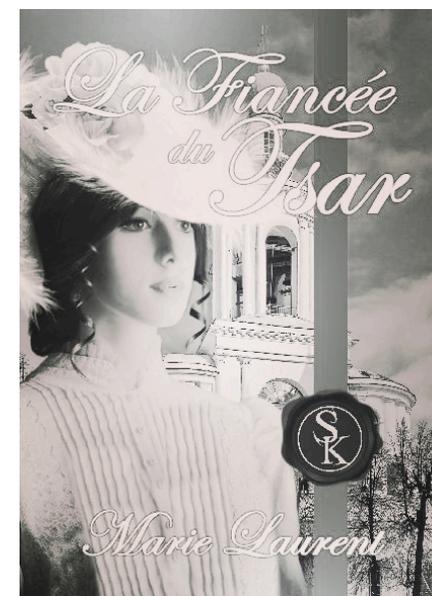
Irina Apraxine y déclare sa passion pour le tsar Alexandre Ier, mais voit ses avances repoussées. Pas découragée, peu encline à céder à la raison et nourrie de son fantasme amoureux, la jeune fille poursuit son voyage à Taganrog en compagnie d'un jeune soldat follement épris d'elle... Un vrai plaisir de lecture pour qui entend perpétuer la voix des conteurs et conteuses... Fort habilement mené, le récit tient la route et l'action, habilement ficelée, rebondit avec légèreté. Plongé dans une fiction passionnante, le lecteur se promène volontiers dans les chicanes qui surgissent à chaque coude de l'intrigue. En fermant les yeux, il se souvient d'Angélique Sancé de Monteloup, l'héroïne d'une série de romans historiques écrite par Anne Golon et portée au cinéma avec le succès que l'on sait. Inspirée par une honnêteté qui l'honore, Marie Laurent reconnaît que ses connexions avec l'histoire ne furent pas toujours rigoureuses : « [...] j'ai pris quelques libertés avec l'Histoire, avec un grand H. Par exemple, Alexandre Ier a quitté Saint-Petersbourg pour Taganrog en septembre et non en novembre... ». Gageons que nul ne lui en tiendra rigueur et rappelons que l'histoire avec un petit h

nous console fréquemment de l'autre... Elles sont bien rares - et très précieuses - ces chroniqueuses de l'imaginaire qui savent épouser les événements avec respect et élégance. *La fiancée du tsar* s'inscrit dans ce sillon et la conteuse s'applique à dresser le récit comme une table de fête ! À nous d'ouvrir la fenêtre aux chimères et de libérer la part d'aventure qui piaffe en chacun !



Michel JOIRET

La fiancée du tsar, Marie Laurent, éditions Sharon Kena, Morhange, 2014.



DÉSIRS APOLLINAIRES DE JEAN-LOUP SEBAN

Désirs Apollinaires est un trésor de lecture, riche et incomparable. Ranger cette œuvre unique dans sa bibliothèque équivaut à y glisser un joyau insolite, un bonheur de bibliophile, sa couverture ornée de teintes raffinées et de dessins multiples est à l'image de ces enluminures anciennes qui font le régal des esthètes. Son dessin raffiné est en effet d'une extrême douceur, c'est un livre caressant, sorte de doudou littéraire, pourvu d'un tactile attrait. Comment ne pas s'émouvoir de la pérennité de l'objet-livre face à l'invasion de l'informatique ?

Quant au ramage de ce livre rare, il est à l'image de son précieux plumage. C'est en écrivant que l'auteur s'échappe du *fatras du siècle*, et le lecteur, captivé par la musique de son verbe, le suit volontiers dans sa fuite éperdue d'un temps qui ne lui convient guère et dont il se plaît, tel Marcel Proust, à jouer et à se divertir.

De sa vie de pasteur, Jean-Loup Seban a gardé le sens de la parole porteuse d'âme, mais pas seulement : nous avons aussi affaire à un érudit, ayant fréquenté Harvard, la Sorbonne, professeur de religion à l'ULB, évoluant au sein d'autres lieux de grand savoir. Il dirait *savance* puisque le langage de Jean-Loup



Seban aborde les rivages littéraires armé d'une langue particulière, fortement imprégnée d'un XVIII^e siècle qui lui est cher, résonnante de timbres inusités aujourd'hui. On suit avec délices son dire précieux, emportés dans des berlingots en des voyages décrits ici avec verve et brio. Savourant cette écriture subtile telle un bonbon sucré et interminable, dont la saveur parfumée reste en bouche bien après sa dégustation.

Le récit qui nous conte le voyage du jeune Macare à la rencontre du philosophe Hemsterhuis, est aussi un ouvrage des plus sensuels. Jean-Loup Seban, en véritable jouisseur, éminent bibliophile de surcroît, se dissimule pour notre plus grand plaisir derrière un paravent de l'esprit cousu de son imaginaire, retranché du siècle actuel dont il ne se sent pas le contemporain, il nous divertit de la plus belle façon en tissant une œuvre étonnante au cours de ses *malenuits hantées d'ombres infernales*.

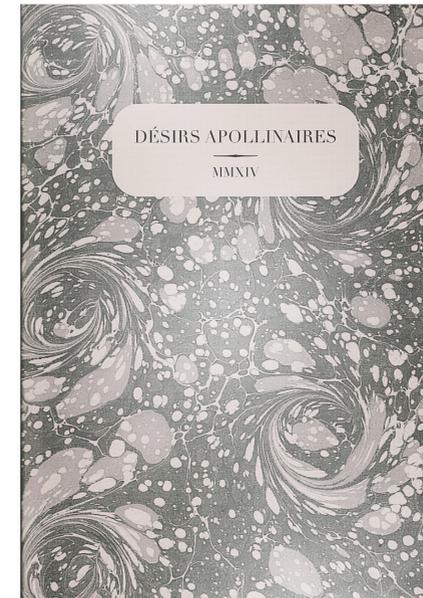
Qui ne se souvient avec émotion de son magnifique *Ociose ou l'ociosité vengée* ? Loin de toute pédanterie, dont il s'amuse parfois à se parer par pudeur, personne mieux que Jean-Loup Seban ne pratique avec autant de verve et d'humour

l'autodérision, car si sa belle écriture nous comble de ravissement, elle nous fait aussi rire franchement en de nombreux passages comiques.

Désirs Apollinaires est ce livre rare, au verbe incomparable, qui se révèle unique, loin des concerts convenus de notre siècle, une voix particulière aux accents surprenants s'en détache et nous permet d'échapper, le temps d'une lecture inoubliable, à l'insipidité collective.

Anne-Michèle HAMESSE

Désirs apollinaires ou porte-feuille de Macare, Jean-Loup Seban, éd. Robert Clarebaut, 2014



VICTORIA LIBOURNE :
LE SUICIDE DE QUELQUES IDÉES...

Ce dernier roman de Françoise Houdart ne ressemble à aucun autre. Composé sous la forme d'une investigation policière, il « jette » ses personnages dans un moule inhospitalier qui génère le malaise et l'angoisse... Et cependant, Clémence, « Clem », Hugo, le fils, Moïse, l'homme étrange qui partage le même banc que la jeune femme, et même le commissaire, ne sont d'évidence que des figures bienveillantes. Restent l'angoisse et le secret... Reste l'accident, le suicide de Moïse... Le lecteur en conviendra : le corps du récit est ailleurs. Fin du monde habité par le bonheur, l'univers de Victoria Libourne s'arrange avec un âge d'or disparu (ou qui n'est même pas venu). Le cri de Munch est une nouvelle fois revisité, avec des « figurants » de leur propre existence : le père qui meurt, la mère qui n'a jamais réellement vécu, l'enfant qui aurait pu racheter d'un seul espoir ces maigres vies, mais qui ne rachète rien... Et toutes ces destinées dans un pays improbable : un canal désespérant, la pluie, le petit froid, la neige qui aurait pu annoncer la fête de Noël... « Clem » se trouve pétrifiée dans une sorte de buée perpétuelle qui mouille les rares percées du jour. L'intrigue est simple : en acceptant de s'asseoir sur un banc le long du Vieux Canal, à côté d'un homme étrange qui prétend s'appeler Moïse, Clémence se laisse insensiblement

dériver dans les eaux sensibles du passé... Mais qu'est-ce qui agite autant la jeune femme ? Quelle est sa véritable identité ? Et puis ce nom sorti des limbes : *Victoria*, en quoi son destin la concerne-t-elle ?

Un récit mémoriel qui ne dirait son nom ? Un auteur qui tente de brouiller les cartes, qui se dissimule sous de fausses identités, qui ferait copie du cahier des interrogations premières ? Il y a tout ceci dans *Victoria Libourne* et plus encore, la chair même de l'absurde qui nous ramène au *Journal d'un Crime*, de Charles Bertin. Le plus explicite en définitive se trouve dans la manière, dans le corps d'une écriture étincelante, dans l'acuité de l'instantané et dans le développement d'une faconde sensorielle qui précise et égare tout à la fois. Un roman funambule en quelque sorte, symbolique et profus, qui marque par un temps d'écriture le cours sinueux des eaux agitées de reflets.

« C'était une nuit de neige drue. Une nuit glaciale, transie sous une étrange lumière bleutée. Une lumière sombre ; bleutée, mais sombre. Longtemps, comme pétrifiée de froid elle aussi, elle avait observé la lente métamorphose du jardin. Le raidissement des branches nues et des longues mèches sèches des hautes graminées dans une stupeur blanche qu'une pâle lune d'hiver animait de frissons scintillants. Il avait

neigé toute la nuit, silencieusement. Était-ce silence, cet engourdissement du jardin qui l'avait réveillée au cœur de la nuit ? Ou peut-être ce cri, le bref jappement d'une fouine en chasse, qui avait lézardé son sommeil ? Elle s'était levée, nu-pieds sur le sol glacé de sa chambre. Le front collé à la

vitre de la fenêtre embuée de son souffle, elle avait suivi des yeux les chorégraphies éphémères des flocons dans la faible lumière de la lampe de la cour que sa mère avait oublié d'éteindre. »

Michel JOIRET

Victoria Libourne, Françoise Houdart, éd. Luce Wilquin, 2014



POÈTES, VOS PAPIERS!

L'ENVERS DU MONDE DE JACQUES MERCIER, COMME UN ORCHESTRE DE L'INTIME

« Jacques Mercier nous invite à cheminer avec lui vers l'infini qui est en chacun de nous. »

Philippe Mathy

Le « chemin », trop court ou trop long, n'est jamais celui qu'on imagine et il y a solitude à l'emprunter là où « les humains ont disparu »... « Solitude » et « inquiétude » forcent le pas tout au long du voyage. Le poète s'attarde aux lieux de rencontre, aux carrefours d'images, qui vont nécessairement prêter sens à la marche. Il charge le flux poétique - une sorte de coulée continue -, de tous les états de vie et d'écriture qui s'imposent à lui. La résultat est étonnant : « *Les gifles de la tempête sur la mer* » ; « *La grande vague de mélancolie* » ; « *Le brouillard comme paysage* » ; « *L'envie de déchirer le temps* »... Certains mots, en caractères

gras, donnent le branle à une sorte de chant profond qui vient de loin, une sorte de scansion déterminée par les postures du poète bien plus qu'à une hypothétique réflexion sur les choses de la vie. Mais il se trouve que le sentiment amoureux, vivant sur ces terres ingrates entre incomplétude et frustrations, se formalise peu à peu jusqu'à s'intégrer au paysage lui-même : ***Tes doigts se mêlent aux branches*** »... « *Voilà que tu t'assieds dans / l'herbe / Ta peau semble recouvrir les / astres / On devine sous tes paupières / L'éclair immobile de tes yeux...* » Ainsi donc l'amour comme une silhouette enfin douée de vie ! L'amour qui « ***Change de masque*** », « *Une fille qui se déplace / Chargée de musique* ». Le commerce amoureux va détacher le poète des impressions qui le faisaient vaciller. Non seulement il focalisera *les instants volés aux brumes*

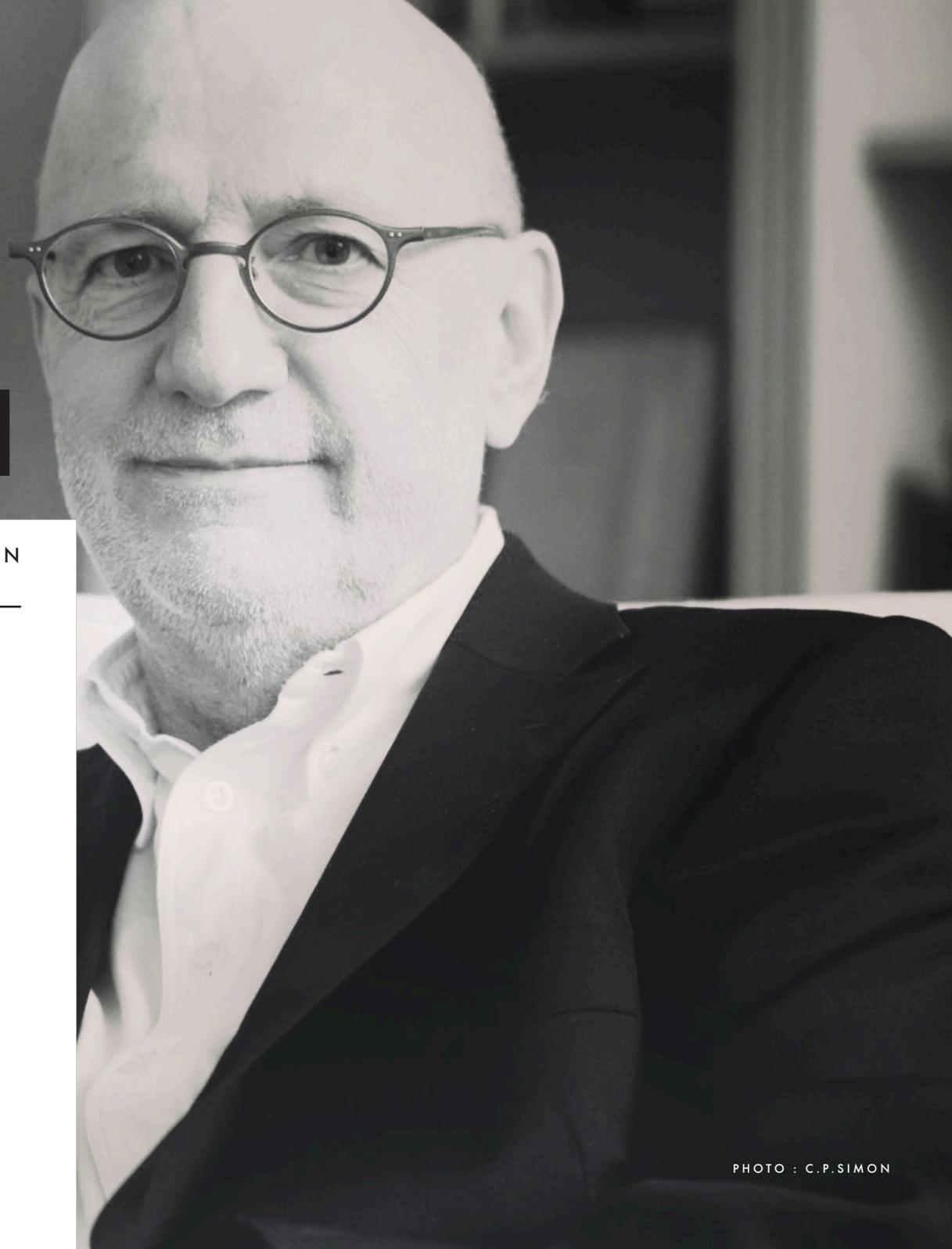


PHOTO : C.P.SIMON

poisseuses et douloureuses du paysage, mais il assurera l'unité tant cherchée entre l'environnement et lui. Mais le véritable miracle n'est-il pas dans l'énonciation ? « *Je nomme à mon tour / Les choses, les êtres / et les idées les plus / mathématiques / Me voici comme écartelé / Relié à tant de vies / Je te nomme enfin* ». On appréciera au passage le raffinement du « nouveau » décor : « *Les mots apparaissent / Mouillés d'encre* ». Les états de l'émotion (de l'intime au sacré) balancent la pensée et formalisent la beauté : « *Vois les secrets délivrés / Jusqu'aux sommets enneigés / Jusqu'aux sources / Des abîmes* ».

La longue promenade initiatique s'achève sur quelques notes fulgurantes : « *Et l'arbre illuminé de gel / Vibrant des mots de tendresse / Le temps change son cours / Et s'immobilise dans les yeux* »... « *Alors tu te déshabilles / Fragile comme un flocon de neige / Sous le regard des anges* »... Dans ce monde désormais à portée de bouche, la poésie est devenue comme une langue vernaculaire, l'unique expression de l'essentiel. Les superbes illustrations d'Isabelle Fache accordent au chant premier un fil ornemental qui faufile les images et les transfigure.

Michel JOIRET

Lenvers du monde, Jacques Mercier, ill. d'Isabelle Fache, éd. Les déjeuners sur l'herbe, Merlin, 2014.



MONIQUE THOMASSETTIE ET SES INTUITIONS...

« Une Monique peut en cacher une autre... »

Tu écris : « *Il m'a toujours plu de laisser spontanément ma pensée voguer au fil de mes images* ». Cette phrase tirée d'*Intuition* est révélatrice à bien des égards. Elle est d'évidence un constat que la pensée et l'image sont les fondements mêmes d'une œuvre ; elle pose la liberté de plaire et celle de « se plaire » au-devant de toute appréciation morale ou esthétique ; « voguer au fil de » souligne la primauté d'une attitude ouverte au hasard des jours et des captations sensorielles.

La poésie serait donc le produit d'une « spirale » « *propulsée vers je ne sais encore quelle dimension* ». Voilà qui change les codes de réflexion ou, à tout le moins, qui les expose à la porosité... C'est peut-être de cette manière (et de combien d'autres encore !) que Monique Thomassetie revendique la liberté de l'art. « À sa manière », c'est-à-dire en prenant en

compte « le mystère des liens inconscients qui unissent les humains ». Plus encore : « *J'ai toujours aimé jouer sur les notions relatives d'entrée et de sortie : entrer dans un lieu, c'est sortir d'un autre ; sortir d'un endroit c'est entrer dans un autre.* » Sans entrer dans le jeu comparé, « hâtif » par définition, on se trouve avec Monique en compagnie d'Alice, que Lewis Carroll a superbement suivie. Comme Monique. On suit le poète à la trace, peu assuré de rendre compte de ses captations... La « logique » même est mise à mal.

Surréaliste ? À voir, car on a dit tout et n'importe quoi à ce propos... Il n'empêche que le rêve est comme un vaisseau spatial, au cœur même d'*Intuition*. Chez Monique Thomassetie, la prise de notes est en elle-même un projet de composition... Mais ne vous y attardez pas : le poète est déjà autre part et le texte vous fixe rendez-vous ailleurs, mais chez qui ? Dans l'atelier du peintre, dans la réserve précieuse de sa bibliothèque, dans la chronique imprévue...

Qui veut lire Thomassetie se posera la question proposée par Flaubert et centrée en pleine page d'*Intuition* : « *Mais si l'on voit partout des métaphores, que deviendront les faits ?* » Ne pas oublier que : « *Essayer de comprendre, n'est-ce pas ce à quoi tend tout véritable écrivain ?* »

Revenir à Monique, c'est aussi passer par les pièces d'une personnalité éclatée, ces « facettes » dont elle parle bien : « *Je travaille à gérer mes diverses facettes en n'oubliant jamais le noyau de ce que je suis.* » Alors, au détour d'une page, la surprise : un tableau ! Et quel tableau ! *Immortelles* – 1978 (d'après nature).

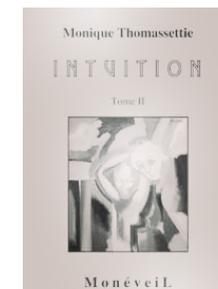
Nous voici donc dans le jardin-couleur où se promène l'artiste ! Et dans le passé évidemment ! Nouvelle séquence : le passé : « Rien n'est jamais résolu. Et l'on se retrouve soudain fragilisé.

Pourquoi ? Ma question ouvre un abîme. » Et puis le théâtre, et puis le bouddhisme, et puis les photos d'autrefois, et puis : « Au-delà de l'ailleurs et de l'ici : au pays de Poésie... » Monique comme Alice nous fixe de grands rendez-vous. Les cartes géantes en guise de gardes, et le lapin pressé, sa métaphore...

Le silence ? L'auteur y a songé, mais la course à la vie a déjà repris un peu plus loin : « *Je suis plus folle que sage.* »

Michel JOIRET

Intuition, Monique Thomassetie, volumes I et II, éd. Monéveil, Bruxelles, 2014.





RIDEAU

LE PORTRAIT DE DORIAN GRAY : OSCAR WILDE DANS TOUS SES ÉTATS

Fabrice Gardin et Patrice Mincke ont réalisé une véritable prouesse en adaptant le roman d'Oscar Wilde ! Esprit brillant et conteur éblouissant, l'auteur britannique d'origine irlandaise a toujours cherché le sens tragique et lucide de la vie. Cette quête obsessionnelle l'a naturellement conduit, à travers une expérimentation débarrassée de toute référence morale, à un niveau de conscience et de lucidité supérieur. Mais « l'immoraliste » qu'il est devenu, en faisant l'apologie du travestissement et du dilettantisme, a fait éclater le scandale au sein d'une société jugulée par les valeurs victorienne... *Le portrait de Dorian Gray* est donc moins une fiction qu'une biographie : « *Ce portrait ne vieillira jamais ; mais moi, oui.* » Dès 1883, la peur de la vieillesse et de sa laideur

orientent sa pensée et corrompt ses comportements. Mallarmé voyait dans cet opus « *un miracle* » et précisait sa pensée : « *Redevenir poignant à travers l'inouï raffinement d'intellect et d'humain, et une pareille perverse atmosphère de beauté, est un miracle que vous accomplissez et selon quel emploi de tous les arts de l'écrivain !* ».

Les personnages vont donc accompagner, selon leurs moyens et leur état de pureté, un Dorian Gray qui, à travers une vie scandaleuse et répugnante, cherchera désespérément à remporter son corps à corps avec le temps. Bien entendu, une telle déchéance ne fait pas l'économie des sentiments ni des amitiés. Ni celle des vies les plus précieuses reléguées par Dorian au rang de dégâts collatéraux. Entre Dorian Gray et son portrait, la mise à mort est désormais présente.

Dépouillé de la vie éternelle, l'homme vaincu, terrassé, ne répondra donc pas des actions perverses qu'il a si cruellement conduites... La pièce nous plonge d'entrée de jeu dans l'univers glauque de l'auteur, mais elle rend aussi, à travers de flamboyantes répliques, la portée de son intelligence, et tout autant le processus vital et paradoxal qui nous anime... Damien De Dobbeleer fait un Dorian crédible et pervers à souhait.

Benoît Verhaert crée un Lord Henry (la mauvaise conscience du jeune homme) impressionnant par son charisme et le cynisme de ses propos... Il y a des fragrances de *Lorenzaccio* dans cette version romantique du *Portrait*.

On notera aussi que l'ensemble des comédiens fait chorus (et fort intelligemment) au développement de cette lente ignominie qu'on peut voir comme la faillite morale absolue de l'Angleterre victorienne... Une soirée décidément bien utile à qui s'interroge toujours sur les rapports entre l'esthétique et l'éthique...

La vérité serait-elle aussi « une affaire de style » ?...

Le portrait de Dorian Gray, d'Oscar Wilde, adaptation de Fabrice Gardin et Patrice Mincke, Théâtre Royal des Galeries.





AU THÉÂTRE ROYAL DES GALERIES : LA REVUE 2015 : LA FUREUR DE RIRE

On se retrouve aux Galeries, comme convenu ! Ce type d'accrochage aux bons mots, au culot pur et dur - nous vivons en démocratie jusqu'à présent !-, à l'estafilade ciblée de type « enseigne cabaret », est sans égal en Belgique... « À l'année prochaine ! » chante Maria del Rio » ! Et chacun d'en accepter l'augure ; en chacun le même pincement : « Où serai-je dans un an?... » Et donc, les retrouvailles d'un public fidélisé autour de ses icônes de décembre. Il est de plus en plus difficile « d'entrer en revue » car la réalité est de plus en plus lourde à porter ! Le mérite en revient à Olivier Laurent, ce barde sensible et drôle, imitateur, comédien et chauffeur de salle : « Vous allez bien?... » Plus qu'une mise en bouche, le sketch intitulé : « J.T. édition spéciale » étale sous nos yeux le drapé d'une Suédoise qui va occuper le plateau à de nombreuses reprises ! Il faut

dire que le monde politique belge lui a ouvert des portes cochères, ces derniers mois ! Aux morsures *complices* des années antérieures se sont substituées des attaques sabre au clair, qui ferraillent dans tous les sens ! Hiératique et guindé, Marc de Roy fait un Kris Peeters compassé à souhait ! Angélique Leleux (inénarrable dans son emploi de Joëlle Milquet), compose dans la foulée une Laurette Onkelinx de haute tenue ; malicieux et jamais en reste, Pierre Pigeolet a saisi son meilleur couteau pour s'approprier le scalp d'Elio di Rupo et la tête du Roi ! *Last but not least*, Bernard Lefranc est superbement entré dans l'habit rutilant de Charles Michel, « Le Chauve souris... » À quelques mètres de là, Toone continue de tirer les ficelles et rappeler qu'on peut rire de tout ! La leçon est bien comprise aux Galeries où, pareille au Phénix, la troupe

se joue du temps qui passe et se frotte avec appétit aux tables de fête dressées par nos « autorités ». Même s'il faut répéter, d'année en année, que le solo de Bernard Lefrancq (Esprits criminels) touche au point topique de la Revue, il faut aussi convenir qu'il invente à lui seul « la fureur de rire » et que le public lui sait gré des flacons d'acide qu'il lance avec intelligence et parcimonie sur les aménagements urbains ! Son numéro sur l'utilité des vélos au centre de Bruxelles (et la législation qui en est le prescrit), est d'une incomparable

efficacité ! Maria del Rio assouplit les transitions, assure les interviews, nous rappelle au charme d'une mélodie et associe explicitement le cœur de Bruxelles à celui des Galeries. On appréciera la belle voix de Marc de Roy, particulièrement dans « Le parti rouge est livide », même si les accents moralisateurs nous éloignent de l'absurde pur jus qui préside aux destinées du spectacle. Soyons clair : il faut saluer l'esprit d'Uylenspiegel qui continue de souffler sur des lieux inventifs et une salle conquise !

Par les temps qui courent, un tel spectacle n'a pas de prix !

Michel JOIRET



